

On sait ce que sont en général ces missions militaires envoyées en pays étranger. Ce sont des missions d'instruction, les officiers qui les composent sont tous plus ou moins des conseillers techniques dont on prend parfois l'avis, dont on écoute poliment les conseils, mais que l'on s'efforce de confiner autant que possible dans ce rôle un peu effacé et en tout cas peu agissant. C'est que la susceptibilité des petites nations en cette matière est grande, que la vanité de ceux qui dirigent leurs organismes administratifs est plus grande encore, d'autant plus grande, pourrait-on dire, que ces organismes sont manifestement plus insuffisants. Les missions militaires à l'étranger se heurtent tout de suite à ces susceptibilités et à ces vanités, et leur rôle se réduit bien vite à un rôle de pure représentation. Les membres de ces missions, après quelques luttes courtoises pour essayer de prendre pied et de faire œuvre utile, se lassent généralement assez vite et se résignent à accepter les avantages tangibles de leur situation tout en se lamentant sur l'inutilité de leur rôle.

C'est ce que ne voulut pas M. Venizelos quand il fit appel à la mission du Général Eydoux, et quand on songe au froissement qu'en dut éprouver l'amour-propre grec, il faut admirer vraiment la force de sa volonté. Il mit l'armée grecque sous le commandement d'officiers français. Le Général Eydoux eut le commandement effectif de l'armée grecque et M. Venizelos ayant à dessein pris pour lui le ministère de la guerre pour être sûr qu'aucun obstacle ne lui serait sournoisement créé, le Général Eydoux succéda directement au prince Constantin ; l'Intendant Bonnier eut la direction de tous les services administratifs de l'armée et put les réformer au gré de sa pensée lucide et pénétrante. Les autres officiers de la mission reçurent de même des commandements effectifs : directions au ministère de la guerre, commandement de divisions ou de brigades. On sait que c'est à cette vue si juste des choses que l'armée grecque qui, en 1910, était en si fâcheux état, dut de se relever et de pouvoir, dès octobre 1912, faire bonne figure au cours de la guerre balkanique. M. Venizelos fut donc justifié par l'événement comme il le fut plus tard, quand il se rangea dès le début de la guerre du côté de l'Entente. Ce qu'on veut surtout marquer ici c'est la clarté de sa vision et l'énergie